

Un incendie a éclaté, cet après-midi, rue des Couronnes, dans une fabrique de chaussures. Pas de victimes.

Paris - soir

GRAND QUOTIDIEN D'INFORMATIONS ILLUSTRÉES

SAMEDI
13
MAI
1933
11^{me} ANNÉE
N^o 3207

REDACTION, ADMINISTRATION
10, rue de Valenciennes, PARIS
Téléphone : TAILLEUR 22-10 à 22-65
et 22-60 à 22-64
Inter. : TAILLEUR 245 à 248
Adm. Télé. : PARIS-SOIR
Compte chèques postaux : 1247-42

Publika :
M. F. ROYAL
FABRI
Téléphone :
ANJOU 03-60,
03-61, 03-65

4^{me}
ÉDITION
25 cent.

M. Albert Lebrun a inauguré ce matin l'avenue Paul-Doumer

Souhaitée par Haussmann, cette voie moderne relie désormais Auteuil au Trocadéro



Le Président de la République coupe le ruban symbolique qui barre la nouvelle avenue. Les ciseaux d'argent qui ont servi à cette opération ont été offerts par la municipalité de Paris à M. Lebrun.

30 heures : Le colonel Passy du Trocadéro, quelques commandements breva.
Le Président arrive à 10 h. 5.
Autour de M. Albert Lebrun, est pris place MM. Jeanneney, président du Sénat ; M. Fernand Bouisson, président de la Chambre des députés ; M. Camille Chautemps, ministre de l'Intérieur ; M. Miallet, ministre des Pensions ; le lieutenant de vaisseau Josselin, représentant M. Georges Leygues, ministre de la Marine de guerre ; le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris ; M. d'Andigné, M. de Fontenay, M. Renard, M. Lépine, M. Chappé.

(Lire la suite en quatrième page)

Un débat public, d'où dépend le sort de la Conférence du Désarmement, s'institue aujourd'hui à Genève

« LA FRANCE A SU OUVRIR, A L'HEURE VOULUE, LE DOSSIER DES ARMEMENTS DE L'ALLEMAGNE » a déclaré ce matin M. Paul-Boncour au Quai d'Orsay

Au cours d'un entretien avec les représentants de la presse accrédités au Quai d'Orsay, M. Paul-Boncour, commentant les dernières décisions du Comité des effectifs de Genève et les déclarations prononcées à la Chambre des lords hier, par lord Cecil et lord Haldane, a tenu à souligner l'importance de ces faits par la déclaration suivante :
« Depuis quinze jours, encore qu'elle soit contenue dans le cadre d'un Comité celui des effectifs, il se livre à Genève une bataille importante. Retour ici par la discussion de mon budget et par les réunions gouvernementales successives par les conférences de Washington, chaque jour, et plusieurs fois par jour, j'en discute par fil direct avec M. Masagill et ses collaborateurs dont je ne saurais assez louer les efforts et l'utilité.
« Le délégué anglais, mon ami M. Eden, n'a cessé de leur donner le concours le plus loyal.
« D'ailleurs, la Chambre des lords lui a fait écho. Vous avez lu les déclarations du ministre de la Guerre britannique, et celles de lord Cecil, et l'hommage qu'il a rendu au sang-froid dont avait honoré la France depuis plusieurs mois, en face des événements d'Allemagne, et son effort pour éviter l'échec de la Conférence du désarmement.
« C'est la position même que j'ai prise l'autre jour au Sénat et qui a reçu l'approbation de la Haute Assemblée. C'est aussi la justification de toute l'attitude de la délégation française à la Conférence du désarmement.
« Lui a-t-on assez reproché, d'ailleurs, sous les gouvernements successifs, de ne pas ouvrir le dossier des armements de l'Allemagne. Comme je l'ai dit, il ne suffit pas d'avoir un bon dossier, il faut choisir l'heure où on le plaide. Cette heure, depuis longtemps nous l'avions fixée : c'est seulement quand viendrait la question des effectifs que notre démonstration avait chance de frapper les esprits et d'être suivie de résultats positifs. Aujourd'hui, c'est fait. Sur la scène encadrée, et sur le caractère militaire des formations allemandes, une majorité s'est déclarée en faveur de notre thèse, et l'Angleterre est avec nous pour le dire et pour ajouter que si, par l'insuffisance de l'Allemagne, la Conférence ne devait pas aboutir à une convention générale de réduction des armements, c'est le Traité de Versailles qui continuerait d'être appliqué.
« Voyez-vous, en diplomate, il faut savoir attendre et rester inflexible dans ses desseins, quelles que soient les impatiences et les attaques que cela puisse nous valoir. »

Au cours de la séance historique de cet après-midi, le Reich sera mis en face de ses responsabilités

(De notre correspondant particulier) Genève, 12 Mai. (Par téléphone.)
La guerre bolivo-paraguayenne a posé ce matin en questions vives de droit international. L'agitation s'éleva dans toutes les délégations se concentrant sur la séance du bureau de la conférence du désarmement qui s'ouvrira à 4 heures 20 cet après-midi. Ce sera une séance historique et décisive car chacun devra prendre ses responsabilités définitives dans le problème du désarmement.

Ce matin M. Masagill a mis au courant les délégués de la Belgique, de la Pologne, de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie des graves décisions prises dans la nuit et au cours de la réunion des cinq grands puissances, sous la présidence de M. Henderson. Il a souligné qu'on était à la veille d'un échec, en raison de la faiblesse des efforts de conciliation pour triompher de l'intimidation allemande.

A la séance du bureau de cet après-midi en aura en quelque sorte une répétition de la réunion des Cinq. Une série de déclarations s'ouvrira la situation à nu. M. Eden, que l'opinion unanime de son pays approuve, fera un rapport très franc et très dur sur les conversations avec M. Nessler. Il se peut que ce dernier veuille essayer de donner le change par des semblants de conclusion, mais si l'Angleterre et les Etats-Unis ne sont déterminés dans l'Etat d'esprit qui permet l'acceptation de compromis peu clairs.

On arrivera ainsi à convoquer la commission générale pour demain matin, commission devant laquelle devra se résoudre définitivement l'avenir de la Conférence du désarmement.

Les nouvelles parvenues d'Angleterre ont été très fortement impressionnées toutes les délégations. Malgré cela, l'Allemagne reste intraitable. Arrivera-t-elle à la rupture. Non se le sait.

Cette nuit, le ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie est arrivé à Genève. M. Boudak qui apportera la clarté habituelle aux débats de cet après-midi, est arrivé, lui aussi, ce matin.

Le Comité des effectifs qui a, ainsi qu'on le sait, accepté hier le principe d'inclure dans le calcul des forces armées du Reich des organisations paramilitaires et qui a renoncé une décision définitive dans l'attente des chiffres que l'Allemagne doit fournir, a examiné ce matin la valeur militaire de la préparation de la jeunesse française.

Il ne paraît pas qu'on doive inclure un seul homme de ce chef, dans le calcul des forces françaises ; seul, l'expert italien pose de nombreuses questions au colonel Lucien, afin d'être en mesure de rendre compte de la véritable éducation militaire de la jeunesse française.

La Commission des Neutres examine la note de la S.D.N. sur le conflit bolivo-paraguayen

Washington, 12 Mai. (Par téléphone.)
Les pays neutres ont couramment des efforts joints pour résoudre le conflit bolivo-paraguayen, est annoncée au cours d'un par la commission des neutres.

Ce document contient le texte de la note bolivienne protestant contre la déclaration de guerre du Paraguay et les deux notes envoyées par la S. D. N. aux belligères pour leur demander de confirmer leur désir de recourir à l'arbitrage.

La convocation du Conseil de la S.D.N.

Genève, 12 Mai. (Par téléphone.)
On attend toujours la réponse définitive du président en exercice du conseil de la Société des Nations, M. Aloyal, pour convoquer l'organe qu'il préside lundi matin à propos de la guerre déclarée par le Paraguay. A l'instant même, le secrétaire de la délégation italienne s'est rendu chez sir Eric Drummond, secrétaire général, pour apporter la réponse de M. Aloyal.

LES AMIS DE MAURICE DE FÉRAUDY CE MATIN DEVANT SA TOMBE

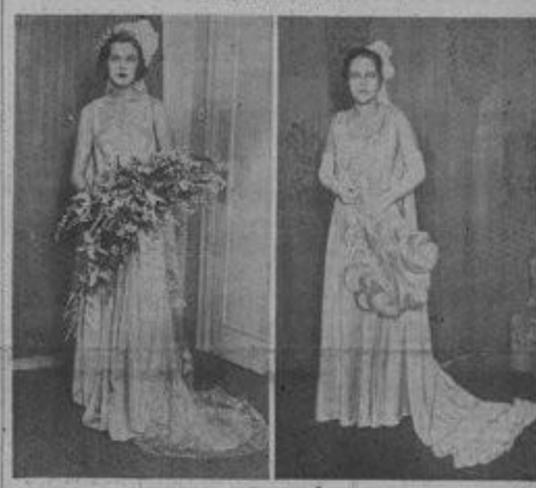


A l'occasion du premier anniversaire de la mort du grand comédien Maurice de Féraudy, les amis de celui-ci se sont réunis ce matin devant sa tombe. Voici M. Fabre, administrateur de la Comédie-Française, prononçant son discours.

En l'absence du roi, souffrant, la reine Mary a tenu hier, à Londres, la première Cour de l'année



Deux débutantes à la Cour s'initient à l'art de la révérence, sous la direction d'un professeur idoine.



Deux débutantes à la Cour. A gauche : miss Audrey Barrett ; à droite : miss Maureen Smith, dans les robes qu'elles porteront à la réception royale.

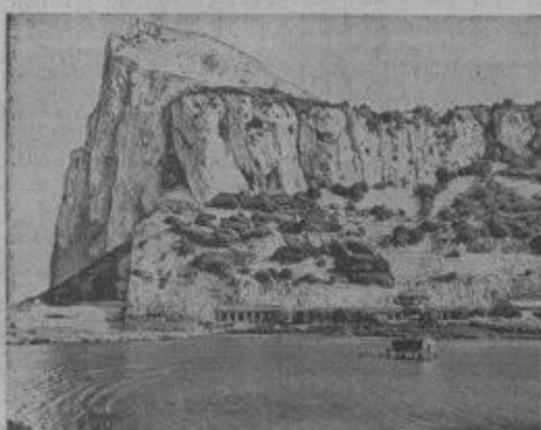
(De notre correspondant particulier) Londres, 12 Mai. (Par téléphone.)

Les Londoniens ont été privés, hier soir, d'un de leurs plus chers spectacles. Jusqu'ici, les voitures amenant les jeunes filles qui allaient être présentées à la Cour stationnaient le long du mail, devant Buckingham Palace et la foule pouvait à loisir contempler les défilantes en robe blanche, le chef couronné des trois plumes traditionnelles.

Parfois, l'attente se prolongeait trois à quatre heures durant lesquelles les badauds, avec un certain assoupissement sur les trottoirs, des conversations avec les jeunes filles qui, pour passer le temps, fumaient des cigarettes et jouaient au bridge. Des houleuses se pressaient au bridge. Des houleuses se pressaient au bridge.

(Lire la suite en quatrième page)

ICI, LES MAURES ABORDÈRENT...



Le rocher de Gibraltar vu de la zone neutre et de l'Espagne. Lire en troisième page, la suite du vivant reportage de ELIE RICHARD : « Un drame méditerranéen »

LES CONCURRENTS DU TOUR DE FRANCE AUTOMOBILE ET MOTOCYCLISTE ET CEUX DU BORDEAUX-PARIS CYCLISTE SONT PARTIS CE MATIN



Grande journée de départs. Au petit jour, à Saint-Germain, les concurrents du Tour de France automobile et motocycliste sont partis pour une ronde de 6.000 kilomètres qui durera 17 jours. La ville royale, plus calme ordinairement, était pleine du bruit des moteurs d'auto, de camions et de motocyclistes. A 5 heures, dans des nuages de fumée qui sentaient le ricin, les caravans s'ébranla dans la direction de Mantes (à gauche). Quelques heures plus tard, les coureurs cyclistes qui participent au traditionnel Bordeaux-Paris ont pris le train en gare d'Orsay. Bien reposés, croyant tous en leur victoire, ils s'installèrent dans leur coupé et s'empressèrent de faire tourner quelques disques de phonographes. Voici, de gauche à droite, Van Rysselberghe, Gysels, Mees, Terreau, Bonduel, Joly et Vervaecke. — (Lire notre rubrique sportive.)

Votre billet de métro vaut peut-être 500 francs

Vous avez pris aujourd'hui, à votre station de métro, un billet d'aller, un billet d'aller et retour ou vous avez détaché un ticket de votre carnet de billets. Gardez-le.

METROPOLITAIN 132... 2 ^e CL. ALLER ET RETOUR VALABLE CE JOUR SEULEMENT PORTE VILLETTE 5 0 7 7 1	METROPOLITAIN 132... 2 ^e CL. VALABLE CE JOUR SEULEMENT HALLES 4 7 6 9 3	METROPOLITAIN 132... 1 ^{re} CL. VALABLE CE JOUR SEULEMENT PALAIS-ROYAL A 8 6 8 5 1
---	--	---

M. Buisson
avenue de Vileine, à Montouit
gagnant du concours du Billet de Métro.



Cet après-midi, jetez un coup d'œil sur « Paris-soir ». Confrontez votre billet avec ceux que nous publions. S'il correspond à l'un de ceux-ci (trois premiers chiffres du numéro du haut, nom de la station et numéro du bas ou, pour le ticket de carnet, les chiffres du haut et du bas étant les mêmes) vous avez gagné.

UN PRIX DE 500 FRANCS

S'adresser à « Paris-soir », 10, Faubourg Montmartre
Service de la Vente et de la Propagande.

Adam et Eve

par Pierre WOLFF

En écrivant « Adam et Eve », je crois que Sacha Guity s'est trompé. Il s'est trompé parce qu'il a fait parler le premier homme sans savoir exactement comment il s'exprimait. Je m'imaginai d'ailleurs Adam tout différent.

Quand je l'ai aperçu, assis, parmi les rochers, on dirait qu'il était un Comédien-Français, j'avoue qu'il m'a déçu. « Elle », d'ailleurs. Quant au Paradis, je le voyais composé de fleurs que nous ne connaissons pas, d'arbres nains ou gigantesques, de sources dorées, de torrents magnifiques, de plaines roses et vertes... Comme j'ai regretté le jardin des Tuileries et le parc Monceau ! Le Paradis du Théâtre-Français m'a dégoûté à jamais du Paradis terrestre.

Ah ! si Adam avait échangé avec Eve quelques alexandrins ! Tout est permis aux poètes... parce que seuls les poètes ont le droit de se rapprocher du ciel.

Pourquoi nous avoir montré un Adam si vieux, si vieux ! Une Eve si lasse, si fatiguée ! Quelles lignes paques Sacha Guity nous eût offertes si Adam avait eu vingt ans et la petite Eve dix-huit, ils auraient prononcé des mots d'amour... dont nous avons tous hérité. Mais non, il nous a campé un Adam à barbe blanche — et quelle barbe ! Une Eve toute blanche aussi... mais joliment coiffée. Presque nu — pas assés — ce couple m'a rappelé la Côte d'Azur en plein été.

Eve en pyjama eût été adorable. Adam, dans la brève de Sacha, m'a fait l'effet d'un brave cantonnier qui s'est retiré, avec sa vieille femme, dans un coin perdu où l'on vit à bon marché. J'attendais un Adam gai, insouciant naturellement — pas volage.

cela va de soi — comme le devait être le premier des hommes. Pensez donc : il était seul, à cette époque, tout seul avec Eve ! Il n'avait pas d'amis, elle non plus, ils étaient parfaitement heureux.

En écoutant la petite pièce de Sacha Guity, je me demandais ce qu'Adam pouvait bien raconter à Eve pour occuper ses journées et ses nuits. Sacha ne nous l'a pas dit, et c'est ce que je lui reproche. Le Paradis ! C'est donc ça le Paradis ! Moi, je voyais Adam et Eve jouer au volant avec des pétales de roses et des grains de sable ! Je les voyais, comme deux grands enfants qui ignorent l'âge qu'ils ont, faire mille et mille folies sous les yeux amusés du bon Dieu.

Autour d'eux, les bêtes les plus féroces et les plus tendres : les lions et les tigres, les moutons et les biches, gambadaient, s'accordaient. Les fleurs s'ouvraient pour recevoir les papillons.

J'aurais voulu entendre prononcer par Adam des paroles définitives qui nous auraient fait regretter de vivre à une époque aussi troublée. J'aurais voulu... J'aurais voulu voir le Paradis, le vrai, celui qu'on promet à ceux qui, comme moi, n'ont jamais péché. Hélas ! Sacha nous a montré deux centenaire, tristes, sombres, désolés, découragés, atteints par la crise. C'est ça le Paradis, que Dieu m'a préservé. Je préfère Paris. Pierre WOLFF.

DEMAIN : LE PROGRÈS S'AMUSE par RIP

LE CONTE DE « PARIS-SOIR »

La mort de Germain Costural

C'est éblouant ! On s'arrêteront nos charmes jeunes écrivains dans leur fièvre de réclame ? L'autre printemps, on me présentait, dans un salon littéraire, M. Germain Costural, l'auteur d'un roman en instants de neutralité dans une bonne maison, ma foi. C'était un garçon de vingt-deux ans, intelligent, assez brillant, un peu dédaigneux comme il sied. Il m'assura vaguement qu'il avait lu un de mes livres, me fit espérer l'envoi du sien.

Et, comme l'homme qui nous présentait était le docteur André Borrey, ce vieil ami, figure parisienne, qui semble s'être donné pour mission d'approcher, de soutenir, de lancer les jeunes espoirs de nos lettres, assez vite, nous nous trouvâmes tous trois, isolés dans un rez-de-chaussée, devant les cocktails dont Germain Costural avait bien voulu indiquer la recette au maître d'hôtel, et nous entretenant sur un ton de familiarité intime, dont j'étais fort honoré.

Naturellement, on parla de la « sortie » prochaine du livre. Tels et tels seraient des articles. Un Thérive fait promesses, sans doute, un Frédéric Lellèvre, l'éditeur, se forçait, avait dû s'engager par contrat à tel chiffre de publicité. Maintenant, un Germain Costural n'était pas homme à attendre que le succès lui viût peu à peu ; il était prêt, déclarait-il, à chercher, même dans le scandale, le moyen d'imposer — littéralement — le bouquin au gros public.

En quelques minutes furent lancées les propositions les plus folles. Le meurtre supposé, le faux suicide, le drame passionnel, le duel, les coups de revolver — à blanc — un jour de courses ou de générale. A un moment, le docteur Borrey, de l'air le plus sérieux, suggéra :

— Mon cher Germain, si vous mouriez ? De maladie ? Une bonne pneumonie, soignée par moi dans ma campagne de Banderolle, près Douard, où je vous aurais invité. Le médecin du cru est un de mes amis ; nous aurons le plaisir de vous collectionner un superbe recueil de chèques, avec tentes pour l'échange d'air. Votre corps est ramené à Paris immédiatement. Nous faisons vite. Obusiques à Saint-Philippe du Roule. Le cortège se dirige vers le Père-Lachaise. Et puis, en route, des coups assurés à l'intérieur du coffre funéraire. Emotion ! terreur ! on s'arrête, on ouvre. Vous êtes déjà la feuille... le coup — de ma réputation. Ça m'amuse ! Le lendemain, le jeune écrivain a écrit la mort étonnante nos lettres à deux colonnes dans les journaux de Paris... et du monde entier !

— Et si on ne m'échappait pas frapper ? — Je serai là, riposta le docteur. — Il y a un risque ! — Evidemment ! C'est même ce qui empêchera de croire au cheveu ! Je rapporte ce fragment de conversation. En fait, il n'était qu'un chahout de la plus fantaisiste kyriele. On blague, on cause d'autre chose ; puis, des importuns surviennent, on se leva, on se sépara, et j'entendis — j'entendais Roujoux — le jeune homme, sur le pas de la porte, passant la main sur ses cheveux plats, dire, de sa voix incisive : — Il faut faire quelque chose, il y a un risque !

Le lendemain, avec grand renfort de notes bouillonnantes, je le reçus ; j'y allai de mon mot de félicitation cordiale. J'entendis parler d'une espèce de succès, de réclames, d'un 20 mille (qui devait ressembler à 250x20). Je quittai Paris pour une tournée de conférences dans le Midi.

Et ce fut à Marseille, un soir, qu'ouvrant mon journal à une table d'un café du boulevard, ah ! cet entrefilet de première page :

« On annonce la mort, à Banderolle, chez son ami le docteur Borrey, avec qui il passait quelques jours, de Germain Costural, le jeune romancier du Feu Trouble, qui venait de paraître. C'est là une perte qui sera douloureusement ressentie dans tout le monde des lettres. Les obsèques auront lieu à Saint-Philippe du Roule vendredi. » — Ah ça ! pensai-je, est-ce qu'ils ont eu ? Mais parfaitement, ils l'auront eu, ce culot ! Ça ne doute de rien ! Enfin, c'est drôle ! En vérité, cela ne fait de mal à personne... j'espère, tout de même, qu'ils ont prévenu la famille... de la victime... N'empêche, c'est d'assez mauvais goût !

Mais j'avoue que je me ressentais prodigieusement curieux de savoir les deux colonnes — au moins — Un récit qui ressemblait dans les gazettes du sur-lendemain.

Elles arrivent. J'en ouvre une. Rien ! Rien, tout au moins, en première page ! Est-ce que le « journal » aurait raté ? Mais je réfléchis que, même alors, la supercherie décevante, c'était un fait-divers de taille. Je tourne... Rien en seconde ! En troisième, rien ! Mais alors ? Un froid me traversait. Est-ce que, par hasard, le destin ?

Or, en quatrième, en petites lignes, à la rubrique négligeable « Accidents de la circulation », est-ce que je ne déchiffrais pas, avec une sueur froide aux tempes ?

« Rue de Seine, collision entre l'auto du docteur Borrey, 37, boulevard de Port-Royal, et un taxi. Le docteur est tué sur le coup. Le chauffeur du taxi a la Charité. »

Je ne me suis ouvert à personne de ce que je savais. Trop tard, hélas ! J'ai fait, le soir, ma conférence, et je m'éloquais parfois de reléguer l'aventure au rang des canchamars. Mais souvent, malgré moi, je pense qu'il y a quelque part, au Père-Lachaise, sous quelque dalle, un cercueil de chêne où sont manges des fentes, et, sous le couvercle, une jeune dévouée aux bras déçus, aux doigts crispés.

— Mon avocat m'exhorte au courage, me reconforte... Lander une confrontation avec mon fils, sans mon mari, mon ancien mari, veux-je dire. — Ne répondez pas trop abondamment. Votre juge d'instruction est un fin renard qui aime brouiller les cartes et transformer en apparence d'aveux une hésitation.

J'entre. M^e Peppino suit les deux gendarmes qui m'introduisent. Derrière son bureau, le juge d'instruction n'a pas bronché. Il feuillette négligemment un dossier, le mien sans doute. C'est un homme glabre, élégant. Sa bouche mince a un petit pli sarcastique. Son silence, sa sérénité me bouleversent. M^e Peppino, mon défenseur, toussé un peu et me parait intimidé.

Derrière nous, les deux gendarmes se tiennent à une petite distance. A gauche du juge, le greffier est déjà penché vers des papiers blancs et tape doucement sur la table avec l'extrémité d'un stylo.

— Nous attendons. — Affaire Marabi-Lefer, prononce d'une voix lente le juge d'instruction, bien... Suzanne Lefer ! C'est vous, madame. Vous êtes accusée d'avoir enlevé à son père votre fils Philippe, âgé de 11 ans. — Je proteste, monsieur le juge. Il a un sourire ironique. — Attendez, dit-il... Voyons les faits. En juin 1931, vous disparaissez du domicile conjugal et des témoins vous reconfont à Vienne (Autriche), en compagnie d'un ami de votre mari... — Mon médecin... Le juge d'instruction lève sa main pour m'apaiser, me demander le silence.

— Votre mari obtient le divorce par défaut et le tribunal lui confie la garde de l'enfant. Vous revenez. Le jour de votre arrivée à Marseille, votre fils disparaît. La police alertée, le recherche. Votre présence lui est signalée. Un inspecteur va vous voir, vous questionne, vous demande si vous avez vu votre fils. Vous jouez une scène d'affolement, d'inquiétude. Vous feignez de croire à la disparition et, cependant, l'enfant est chez vous, enfermé dans une chambre, soigné.

JE SUIS UNE DÉTENUE

JOURNAL D'UNE PRISONNIÈRE

PRÉSENTÉ PAR STÉPHANE MANIER DOCUMENT DE SUZANNE LEFER ILLUSTRATIONS D'ELSEN

VIII. — Devant le juge

J'ai laissé, devant la porte du juge, tous mes souvenirs de prison. Il me semble venir de la ville directement. La faculté d'oublier est reconfortante et terrible. Mais peut-on tout contenir ? Je suis une femme et une mère. L'angoisse du combat pousse resserre mes forces vers un seul but. Le reste n'est plus, pour l'instant, que le fond ténébreux de mon couchemar.

Mon avocat m'exhorte au courage, me reconforte. Ma détresse l'émeut. Il est jeune et doux : trente-cinq ans. Ma présence le trouble. Je le constate, cette fois, avec plus de clarté : les larmes des femmes éveillent le convoitise des hommes.

M^e Peppino m'a conseillé de dev...

voulez les empêcher d'entrer. Ils doivent fouiller l'appartement, forcer la porte de la chambre. — Votre enfant était couché. Le médecin légiste, par la suite, a relevé des ecchymoses sur le corps du petit Philippe. D'autre part, les voisins confirment les cris de l'enfant. Il disait : « Non, maman. Non, Maman ! »

Avec son ton persifleur, le magistrat me torture. Pourquoi m'accuse-t-il ? Dans quel but ? Quel intérêt a-t-il à me perdre ? — Monsieur le juge, si mon enfant a crié... Je balbutie, je m'embrouille... — Bien, madame, j'enregistre votre accord avec les dépositions de témoins. Je voudrais tout expliquer à la

— Qu'on me confronte avec lui. De nouveau, le sempiternel, l'agaçant sourire. — Si vous l'exigez. Mais il est très malade en ce moment. Mieux vaut peut-être attendre qu'il se rétablisse. J'ai dû devenir livide. J'ai battu l'air de mes bras. Les gendarmes se sont avancés pour me soutenir. Je lutte contre l'évanouissement, je me débats, je veux parler encore, tout m'est indifférent si mon fils est en danger. Je me jette à genoux et je géme :

— Monsieur le juge... Monsieur le juge, mon fils n'est pas mort. Dites-moi... — Mais non, madame, mais non... Cette fois, il paraît nerveux. Ce genre de scène n'est pas dans son plan. Il s'impatiente et regarde l'heure à sa montre-bracelet. Je ne suis plus qu'une pauvre chose, une femme qui hurle, qui sanglote, qui hoquette.

— Je veux le voir... Je veux le voir... Les deux gendarmes me ramènent dans le couloir, m'assoient précautionneusement sur les bancs. Leur insouciance est sur moi, me calme un peu. Je lève vers eux mon regard de chien battu, de bête écornée. Il y a une mentie invisible à mes tresses. Mon avocat, navré de mon état, cherche les mots qui pourraient me consoler. Brusquement, je lui prends les mains et je l'adjure de me dire sur mon fils la vérité.

— Il est dans une clinique, me dit-il. Ce n'est pas absolument grave... — Je veux le voir. — Calmez-vous, madame, calmez-vous. Il y a, autour de nous, des gens qui assistent, bras ballants, à mon désespoir. Mais tout sentiment de dignité est mort en moi.

Un gendarme me touche l'épaule : — Madame... J'ai compris. C'est l'heure du retour. Je me soumetts, j'obéis machinalement. Me voici dans le lot des femmes perdues. Francha pleure et raconte, avec des phrases entrecoupées de sanglots :

— Je... je n'ai pas dit comme lui... Je ne pouvais pas savoir... à... la sortie... il... il m'a dit : « J'aurai ta peau... »

Le décor du retour passe sur moi sans m'ébranler. Toury, la prochaine, dans sur ses vieilles jambes de pastin usé, la négresse rit ou explique :

— Maitre juge a dit moi... La matrone crache inlassablement. Nous traversons le Palais sous les regards. La lumière, dehors, est aveuglante, la lumière, qui a été pas pour moi, pour nous. La maigre voiture et ses deux chevaux aux flancs creux nous attendent. Un voyage à travers la ville, la grande porte qu'on entend ouvrir et se refermer, l'écho des roses entre les hauts murs... La prison.

Monsieur-chef est à son bureau. Son greffier m'aperçoit et rougit. Dans la pièce de la fouille, nous rendons nos chapueux, nos fourrures. Mme Mouraud nous scrute de son oeil soupçonneux. Ses grosses clés nickelées dansent sur son ventre. Francha ne pleure plus. Mohabi baisse la tête, la vieille Toury a un accès de toux ; je n'ai plus de larmes et ma gorge est en feu.

La fouilleuse nous pousse vers le quartier. Volâ Signifi qui m'accueille, m'embrasse, me serre sur sa poitrine. Verper, avec son accent marseillais, me demande :

— Alors, comment ça s'est passé ? On nous entoure. Chacune est friande de détails. Je ne vois plus la mère Giroux. Paret a deviné mon étonnement. Elle me renseigne :

— Elle a eu une crise ce matin : elle est en cellule. — Parler des autres m'apaise. Pauvre mère Giroux, la prison ne vaudra pas la rue ?

— Figure-toi, me dit Paret, que ce matin, après le café... (4 suivre.)



Mon avocat m'exhorte au courage, me reconforte...



Je ne suis plus qu'une pauvre chose, une femme qui hurle, qui sanglote, qui hoquette.



Je ne redresse...

LA VILLE

CIVILISATION HITLÉRIENNE



— Oui, mais maintenant, l'Allemagne est une nation bien policée !

Labourez, prenez de la peine... Le Bushman avait bien raison ! Tandis qu'il labourait son champ, un modeste paysan du village de Kopp, dans le sud de la Suède, eut le sort de sa charue brisée par un bloc d'acier qu'il n'avait pas vu. Il s'aperçut qu'il venait de déterrer un solide coffre. L'ayant ouvert, il en tira 378 pièces d'argent formant un service de table, et divers bijoux d'or et d'argent. Il s'agissait, d'après les experts, des plus beaux spécimens de l'orfèvrerie gothique, qui existent en Suède. Le Musée d'histoire, conformément à la loi suédoise, a acquis toute cette collection inattendue. Quant à l'heureux laboureur, il a perçu la valeur intégrale que représentait, suivant estimation, sa précieuse trouvaille, c'est-à-dire plus d'un million.

Cette fois, c'est le fonds qui manque le moins ! La dignité au Palais Devant la troisième chambre du tribunal se plaide un procès relatif à une contrefaçon d'appareils de T.S.F.

Afin de permettre au tribunal de juger en connaissance de cause, les avocats mirent en marche les appareils incriminés et les accords joyeux d'un fox-trot se firent entendre. Mais le président d'arrêter cette musique en déclarant :

— Le fox-trot est indécent dans une salle d'audience : il nuit à la dignité de la justice !... Une autre fois, sans doute, il faudra jouer un air plus sérieux, une marche héroïque ou un Te Deum.

Guignolia... Un de nos lecteurs nous écrit pour nous dire que les enfants qui peignent leurs ébauches à l'ombre de la Tour Eiffel, dans les jardins du Champ-de-Mars, sont désolés de voir que le guignol qui se trouve au piler ouest de la Tour reste fermé depuis près de deux ans.

Et il nous demande, en leur nom, s'il ne serait pas possible de ressusciter le guignol du Champ-de-Mars. Pourquoi pas ? On va inaugurer bientôt celui du Luxembourg dont on a posé la première pierre en grande pompe.

Les enfants du Champ-de-Mars revendiquent... Mme de Noailles, anarchiste ? Mme de Noailles fut une conférencière aimée du public, bien que celui-ci ne comprît pas toujours les croyances et les aspirations de sa lyre.

Voici le début d'une conférence de l'auteur de « César insolent », devant un auditoire populaire de province : « Mais oui, je suis socialiste, anarchiste peut-être. Je crois au peuple et à la fraternité des peuples. J'ai foi dans la science qui mène à la justice et à la paix, et j'ai l'espérance d'un avenir qui sera comme un éternel été. »

Mais ici-bas, hélas ! tout le monde n'a pas des yeux et un cœur de poète ! La Chartreuse de Miraflores en danger Tous ceux qui ont visité l'Espagne connaissent le fameux monastère appelé Chartreuse de Miraflores. Un grand danger, nous apprend-on, menace ce bâtiment.

Ces jours derniers, en effet, un glissement de terrain s'étendant sur 500 mètres s'est produit sur la colline où est bâtie la Chartreuse. On manda aussitôt des techniciens qui ne purent qu'avouer leur impuissance momentanée et déclarer que de nouveaux glissements, s'ils se produisaient, pourraient fort bien entraîner la ruine du monastère.

Souhaitons donc que la colline ne se livre pas à de nouvelles fantaisies. Les tards « En Beauté »... récemment créés par Houbigant, offrent à votre choix une gamme absolument complète de 12 nuances. Leurs tonalités douces ou chaudes composent un ensemble idéal où vous trouverez la nuance qui s'harmonise à votre personnalité. Votre coiffeur ou votre parfumeur se fera un plaisir de vous les présenter.

Lucienne Boyer chante au Théâtre de la Paix, de 5 à 7 h. à l'Hôtel du Pavillon Henri IV, de Saint-Germain-en-Laye, le dimanche 14 mai. — Réservez vos tables. — Téléphone 38.

Marie-Louise 20, rue de la Paix, vend aujourd'hui et samedi toute la journée, de jolis manteaux en belles qualités, tout faits, démarqués 200 à 500 fr. Robes mêmes prix.

Samedi 13, Dimanche 14... et lundi 15, exceptionnellement grand événement publicitaire chez Sox, le nouveau Mantiguier, 57, Bd Rochechouart. Prix Sacrifiés : Sac lavable 19 francs, torpille léopard, 29 fr. ; torpille véritable peccari, 45 francs.

« Blanche-Germain »

9, Bd de la Madeleine, Robes imprimées, Manteaux : 150 fr., Robes soiree, 150 fr., Blouses, 50 fr. — Pendant 5 jours.

Mirval fabrique pour vous Madame, des bas en pure soie naturelle des Cévennes, cette soie si belle et résistante. Vos jambes avec eux seront toujours admirablement gainées pour 27 à 50 francs.

Rosemonde, 40, Ch.-Elysées solde une partie de sa collection d'été en robes et ensembles, soie et lainage, au prix unique et sensationnel de 75 fr. Occasions extraordinaires à vente limitée.

Tournoi de la réserve de Saint-Cloud Au cours des finales du Tournoi de la Réserve, le samedi 13 mai, Henri Cochet, membre du Club, fera une partie exhibition, à 4 heures, avec quelques-uns des meilleurs joueurs parisiens.

Invitez vos amis... Chez les Vélins (14, rue de Marignan ou 29, rue Vavin). Cuisine de grande classe, dépense raisonnable à tous les degrés sans nul souci pour la maîtresse de maison.

Aujourd'hui et demain jusque 19 h., nombreux nouveaux tous coloris, soldés 100 et 300 fr. Robes imprimées, 60 et 300 fr. Blouses, Jacquard, 20, rue de la Paix.

« Singulier » 34-36, rue Taitbout. Demain et pendant 4 jours, présentation Eté 1933 : Robes imprimées Chine et Mousseline de 79 à 150 fr. Manteaux Marocain doublés Chine à 99 et 150 fr. Tailleurs doublés Chine et Ensembles à 99 et 150 fr. 50 Modèles Manteaux, doublés Chine, à 100, 150 et 200 fr. Robes fantaisies à partir de 22,50. Robes lainage et soie naturelle à 99, 150 et 200 fr.

Le costume tailleur est en vogue... « Valrose » présente tout un choix de modèles ravissants accompagnés de blouses charmantes, qui vous séduiront par leur chic et par leur prix vraiment intéressant : à partir de 175 fr. Chapeaux assortis 50 francs. « Valrose », 44, Avenue des Champs-Élysées.

Du 15 au 20 mai : Une nouvelle collection de Soieries imprimées, assez charmantes que variées, sera en exposition chez A. Willmott, 20, place Vendôme. Tissus lavables. Lingerie. Coupons.

Nos chemises brevetées doivent leur succès à leur coupe impeccable et leur prix extraordinaire : 32 fr. Tous modèles, tous gabarits. Gérard, 18, rue Tronchet.

Au printemps faites votre cure avec Mollard, jus de raisin « tel qu'il sort du pressoir ». Buvez-le au Café et chez vous. Détail : Paris-Médico-Etablissements Borelakis. Gros : Anjou 26-37.

Pharmacie de nuit La Grande Pharmacie de France, 13, pl. du Havre, reste ouverte toute la nuit. Exéc. des ord. Ballons d'oxygène et tous accessoires d'urgence.

Toujours bon pied Malgré les cors, les durillons, oignons, malgré toutes les déformations, grâce aux nouveaux produits et appareils Henders, qui soulagent immédiatement dans tous les cas. Pharmacies et Gds magasins. Brochure et boîte réclame contenant 4 autocors, contre 3 fr., mandat ou timbres à Henders, 20, rue Malher, Paris.

L'Araignée du (Paris) soir.

the sport 17 boulevard montmartre 17 SON NOUVEAU CHAPEAU souple léger chic 35 F

RENAULT LA GAMME LA PLUS RATIONNELLE DE VÉHICULES INDUSTRIELS Châssis de 750 kgs à 15 Tonnes équipés en grande série de carrosseries spéciales pour toutes les professions. EXPOSITION GÉNÉRALE à la S. A. P. R. A. R. 218, Bd Perdre, PARIS (17^e) CONCESSIONNAIRE DES USINES RENAULT Essais à volonté dans les conditions mêmes du service à assurer. REPRISES - VENTE À CREDIT

LES FORCES D'AMOUR de Georges LÉCOMTE PARAIT CETTE SEMAINE DANS Les feuillets bleus 32 Pages. 1 Franc

Georges Simenon LE COUP DE LUNE ROMAN Un roman de maître dans la nouvelle manière de Georges Simenon 6 fr. Chèques virements 6 fr.